

PROLOGUE

On s'habitue à l'impensable.

Même quand il s'agit de soi.

Le plus difficile n'est pas de découvrir sa véritable nature, c'est de connaître ses limites.

Y en a-t-il seulement ?

Jusqu'où est-on prêt à aller ?

Voilà bien une question que je ne m'étais jamais posée.

Et pourtant...

UN DÉTAIL DANS LE DÉCOR

Cette année, le printemps tient toutes ses promesses, un soleil généreux inonde mon appartement. J'ouvre en grand ma fenêtre de cuisine et je respire profondément avant de me verser un café. Tandis que je sirote à petites gorgées, je cherche ce qui cloche dans mon décor.

Un truc a changé, mais quoi ?

Un bruit de camion et de portières attire mon attention deux étages plus bas. La rue d'Édimbourg n'est, d'ordinaire, pas si agitée.

Des ouvriers !

Ils s'engouffrent dans l'immeuble d'en face et d'un coup, je comprends. Le panneau « À VENDRE » a disparu. Ce panneau d'un jaune vif atroce pour les yeux ornait le balcon de l'appartement pile en face de chez moi depuis plus de deux ans. Ainsi ce logement a trouvé preneur. Je vais donc avoir des voisins. Dans cette rue tranquille de Paris, des travaux et un emménagement, c'est presque une révolution.

L'heure tourne. Je renonce à ma petite enquête et je file me préparer pour le lycée. J'ai cours à 9 heures, inutile de faire attendre mes élèves. Je regarde d'un air navré les traductions que j'ai encore à faire pour mon éditeur et que je n'ai pas touchées depuis des jours. J'ai hâte que les vacances arrivent. Je pourrai enfin travailler.

Les ouvriers déchargent toujours des matériaux sur le trottoir quand je sors de mon immeuble. Du gros œuvre, on dirait bien. Je remonte jusqu'à la station de métro « Europe ». Le temps et l'heure me permettent de flâner, je termine à pied. J'aime ces moments où je peux faire le point avec moi-même en marchant. Quelques-uns de mes élèves me dépassent sur le trottoir en m'adressant un bonjour souriant, comme si nous partagions ensemble une petite plaisanterie. Cela m'amuse tout autant qu'eux, ils sont toujours bienveillants avec moi. Peut-être parce que mon comportement n'est pas si éloigné du leur. Malgré mes 28 ans, je traîne parfois un air d'adolescente attardée. Et puis, dans le genre, je fais figure de prof pas chiante.

Les origines américaines de mon père y sont sûrement pour quelque chose. J'enseigne un anglais, certes, moins conventionnel que celui de Shakespeare, mais nettement plus actuel. Les élèves apprécient et me le rendent plutôt bien. Si je ne récolte pas une adhésion unanime, je n'ai pas à déplorer de mauvaise ambiance en classe.

Je soupire.

L'Amérique !

Ça fait huit mois que je n'ai pas vu mes parents, ils me manquent.

La sonnerie stridente aux abords de l'école m'empêche de me morfondre dans la mélancolie. Je note ma ponctualité avec un brin de satisfaction.

Une heure avec une classe de Terminale, puis deux avec les Secondes, et ma journée du lundi sera finie. C'est la plus cool de la semaine. Je vais pouvoir travailler mes traductions cet après-midi.

Il est aux environs de midi et demi quand je rentre chez moi. Les ouvriers sont encore là. Ils ont cessé leur va-et-vient et la camionnette est allée stationner ailleurs, mais les volets de l'appartement sont ouverts pour la première fois depuis très longtemps, et je les aperçois qui s'activent. On dirait qu'ils rafistolent tout, du sol au plafond, sans qu'aucune pièce ne soit épargnée. Des échafaudages ont été installés partout et un nuage de poussière s'échappe au-dehors tandis qu'ils découpent des plaques de plâtre dans un bruit strident de scie électrique. Les nouveaux propriétaires doivent être drôlement motivés pour faire réaliser pareil chantier. Peut-être s'agit-il d'une famille nombreuse. L'appartement a l'air immense, vu comme ça.

Je satisfais ma curiosité tout en mastiquant un sandwich de ma composition, c'est-à-dire fabriqué à base de tout ce qui pouvait encore traîner dans le réfrigérateur. À la dernière bouchée, je me décide enfin à me mettre au travail. J'allume la radio en sourdine pour couvrir le bruit d'en face, puis je m'installe à ma table envahie de paperasses.

Et c'est parti !

Concentrée sur mes notes, je ne me soucie de l'heure tardive qu'en entendant le bruit répété des portes de la camionnette revenue se garer en bas. Il est 18 heures, elle s'apprête à partir, et les persiennes d'en face sont de nouveau closes. Au vu de tous les matériaux qu'ils ont déchargés, je suppose que les ouvriers seront encore là demain.

J'aurais dû parier, le lendemain, au moment où je sors de chez moi, ils font leur retour en force et avec entrain. Ils me saluent même quand je passe à leur hauteur et lorsque je rentre en fin de journée, ils remballent leurs outils à la même heure que la veille. Leur ponctualité m'amuse autant que les sifflements qui accompagnent, à tout moment, leurs moindres faits et gestes.

Ce petit manège dure une bonne semaine sans interruption. Je réussis tout de même à

ne plus prêter attention aux allées et venues de l'autre côté de la rue. C'est devenu presque normal. On s'habitue à tout, finalement, au panneau jaune affreux comme à la bâche bleue qui l'a remplacé sur la fenêtre de gauche. On occulte, on oublie.

Et puis, je n'ai désormais plus qu'un truc en tête : terminer le chapitre que je me suis engagée à traduire avant la semaine prochaine. Aussi, dès que mon emploi du temps le permet, je m'y attelle avec obstination.

Le printemps et ses caprices !

Après un petit passage pluvieux de quelques jours, le beau temps revient, le vendredi. En face, les travaux sont probablement terminés. Après l'effervescence de la semaine dernière, plus rien ne bouge et la rue a retrouvé son calme ordinaire. Je peux profiter pleinement de la douceur extérieure en ouvrant la baie vitrée du salon sans craindre d'être encore importunée par l'agitation. Je me débarrasse de mes bottes que j'envoie promener dans un coin, du pull et du jean qui me tiennent trop chaud. On a beau dire « en avril ne te découvre pas d'un fil », il faut admettre que l'adage mérite quelques aménagements parfois. Soulagée, j'avale un grand verre d'eau, puis je me mets aussitôt au boulot, en tee-shirt et petite culotte, mon uniforme habituel lorsque je suis à la maison.

Je bosse depuis une heure environ quand un bruit métallique couvre la voix de Beyonce à la radio et me fait relever le nez dans un sursaut. Un homme est en train d'ouvrir sans ménagement toutes les fenêtres de l'appartement d'en face. De là où je me trouve, je peux constater sans trop de mal qu'il est beau gosse. Je parierais sur sa trentaine, et à vue de nez, un bon mètre quatre-vingts quelque chose. Il a les cheveux bruns, courts, soignés.

Pas trop le style ouvrier.

Si, en cette minute, j'ai l'occasion de contempler son torse nu magnifiquement sculpté, je gage que c'est plus le sport que les travaux qui lui ont procuré une telle silhouette. Enfin, peu importe que ce soit l'un ou l'autre, le résultat est admirable, au sens propre du terme.

Il tourne d'un coup la tête vers moi alors que je le reluque sans manières.

Je me sens rougir de confusion tant à cause de l'intérêt soutenu que je lui porte que par le souvenir un peu tardif de ma tenue légère. Je détourne très vite les yeux et replonge vers mon écran d'ordinateur, l'air de rien, en me calant bien à ma table. J'attends deux ou trois minutes avant d'oser regarder.

Je suis déçue, il n'est plus là.

Je me demande si ce type est mon nouveau voisin. Voilà que toute cette histoire devient nettement plus intéressante qu'un moche panneau jaune ou une bâche bleue. Encore que ça m'étonnerait. Il me paraît trop jeune pour endosser le rôle d'un propriétaire dans ce quartier plutôt côté. Trop jeune et trop sexy. La moyenne d'âge des habitants de la rue se situe très largement au-dessus de la cinquantaine et rares sont ceux qui bénéficient d'un physique si agréable à regarder. Et quand je dis « rares », c'est un euphémisme. Non, il doit probablement s'agir d'un peintre engagé pour terminer les travaux.

Je suis distraite, c'est malin !

Distraite et engourdie.

Je m'étire et l'envie d'un autre café me titille. Le temps de faire chauffer l'eau à la cuisine et d'aller enfiler, à la hâte, un caleçon plus décent que ma lingerie, je reviens à ma table quelques secondes plus tard. Il est de nouveau là, adossé au chambranle de la fenêtre, une tasse en main, lui aussi. Nos regards se croisent à distance. Je le vois tout à coup lever sa tasse en réponse à celle que je tiens.

Un toast au café ?

Soit !

J'accepte en souriant. Il avale le contenu de son mug d'un trait et repart dans les profondeurs de l'appartement.

Dès lors, j'ai beau essayer de me concentrer, je ne peux m'empêcher de lorgner chez lui avec une avidité qui me surprend moi-même. J'aperçois une échelle, des pots de peinture. De temps en temps, je distingue sa silhouette qui va et qui vient. Alors j'observe.

Ce n'est, hélas, pas en matant cet Apollon que je vais avancer. Incapable de rester plus de dix minutes à ce que je fais, je déménage avec le portable vers le canapé à l'autre bout de la pièce. Au moins, là, je suis moins tentée et je retrouve assez d'efficacité.

Le jour baisse très vite ; je suis obligée d'allumer au bout d'un moment et l'air a considérablement rafraîchi, je frissonne. Je vais jusqu'à la fenêtre pour la fermer. Celles d'en face sont éclairées, elles aussi. De ce fait, je vois mieux ce qui se passe à l'intérieur.

Le beau gosse est en train de peindre avec application dans la pièce du bout. Il a également enfilé un tee-shirt gris sur ce corps qui a eu trop tendance à me distraire tout à l'heure. Il n'en est pas moins beau ni sexy. Il me fait penser à l'une de ces publicités pour une marque de soda. La musique à la radio ajoute au réalisme de la scène.

Andréa, ma pauvre fille, tu dérailles !

Ma lampe qui s'allume lui fait tourner la tête dans ma direction. Je m'écarte très vite pour ne pas être surprise en flagrant délit d'espionnage. Il ne manquerait plus qu'il me voit baver devant lui. Quand je retourne à mon bureau, un peu plus tard, il a fermé les persiennes.

Et toc !

Bien fait pour moi !

La curiosité est un vilain défaut, mademoiselle Robert.
